

mieux que peut faire le capitaine, quand la chose est possible, c'est de jeter le navire à la côte, dans l'espérance de pouvoir le remettre à flot plus tard. C'est ce que vient de faire le gouvernement provisoire. Poursuivre la guerre, c'eût été décréter le sacrifice des braves gens qui se dévouent inutilement depuis cinq mois pour un peuple qui ne leur en sait pas gré. Ces gens-là, ces hommes de cœur, nous tous qui ne pouvons nous résoudre à croire que la France ait abdiqué à jamais le rang qu'elle a si longtemps occupé, nous devons désirer qu'ils vivent. Ils seront les missionnaires dont la parole réveillera dans nos campagnes la foi patriotique; ils feront rougir de ce qu'il permet aujourd'hui, ce peuple enervé par l'égoïsme et le bien-être; ils raconteront à nos enfants les malheurs du pays et les défaillances des hommes; ils feront passer dans ces jeunes âmes l'étincelle du feu sacré qui les anime; ils leur apprendront enfin à mandire cette date funèbre du 23 février, qu'ils liront écrite en caractères brûlants au fronton de notre histoire, jusqu'au jour où, devenus des hommes, ils se lèveront pour l'effacer.

UNE SCENE A MONTROUGE.

« Ce fort, si vaillamment, si habilement défendu, il a fallu l'abandonner, lui aussi, non pas devant une armée victorieuse, mais devant ce spectre décharné de la famine qui chassait de nos forteresses nos garnisons invaincues.

« Ils sortirent, nos marins, la mort dans l'âme, de ces remparts, sous les débris desquels ils se fussent ensevelis, si la vie de deux millions de femmes et d'enfants n'eût dépendu de leur résignation à l'affreuse retraite.

« Un pourtant ne sortit pas. Il était arrivé tout récemment dans la forteresse, pour contribuer à en diriger la défense sous la pluie toujours croissante des obus allemands. Il avait compté y trouver la résistance triomphante ou la mort glorieuse.

« C'est le capitaine frégat Larret-Lamalgnie.

« Il s'accouda contre la porte du fort, laissa s'achever le défilé sinistre; puis il s'appliqua un pistolet sur le front... il tomba sur le seuil qu'il ne pouvait plus défendre.

« Nous qui croyons que l'homme ne doit pas quitter, quoi qu'il advienne, ce globe de malheur tant que la main qui l'y a placé ne l'en rappelle pas; nous qui avons quitté sur ce point les maximes de nos pères les Gaulois pour celles des chrétiens, nous ne recommandons pas comme exemple ce désespoir sublime; nous recommandons, au contraire, comme vertu suprême l'indomptable espérance.

« Mais, si nous conjurons de ne point imiter cet acte, tout notre cœur s'élançait vers son auteur.

« Ame magnanime, qui n'a pu supporter le spectacle de la patrie vaincue et déchirée, et qui a renouvelé parmi nous le "suicide sacré" de nos vieux héros gaulois, nous ne t'imitons pas, mais nous t'aimons du plus profond de nos âmes!

« La mort, que tu saisissais d'un bras convulsif, t'échappe, dit-on, et ne veut pas de toi.

« Rentre dans cette douloureuse vie; aide-nous à la faire renaitre, à la relever, cette France infortunée pour laquelle tu voulais mourir, et pour laquelle il vaut mieux vivre!

« HENRI MARTIN. »

LE PAPE.

Le bruit mis en circulation en Angleterre et en Amérique, et d'après lequel Pie IX serait résolu à abandonner Rome, plutôt que d'y rester avec son souverain laïque, n'est pas exact. Le pape continuera à résider à Rome, tant qu'il n'aura pas à y craindre les insultes ou des violences personnelles.

Le sujet de son départ avait été discuté entre Sa Sainteté et le cardinal Antonelli, sur les instigations du général des Jésuites; mais le souverain Pontife, n'écoulant pour cette fois que son inspiration personnelle, a déclaré carrément qu'il resterait. Il aurait, dit-on, à l'appui de sa résolution, fait valoir la singulière raison que, s'il venait à quitter le Vatican, le gouvernement italien pourrait bien confisquer ce palais et tout ce qu'il renferme au profit de l'État.

ETUDES DE MŒURS.

Nous ouvrons volontiers nos colonnes à cette nouvelle étude de mœurs, par E. T. L'auteur, comme on peut le voir quelquefois, est un jeune homme. Il est très-jeune même, mais il mérite qu'on encourage ses premiers efforts:

Ce n'est pas connaître la vie, il me semble, que de placer le bonheur dans le luxe et les richesses, et pour peu que l'on s'étudie soi-même, il n'est pas difficile de voir que le riche dans son palais n'est pas plus heureux que le pauvre sous son toit de chaume. Ici point de soucis, point d'inquiétude. Le remord avec ses insomnies ne vient pas troubler la paix; insouciant de la malice des hommes et confiant dans la Providence, on mène une vie douce et paisible.

Mais par pauvreté il ne faut pas entendre l'indigence; il existe une très-grande différence entre l'une et l'autre. La pauvreté veut dire aisance unie à la simplicité; l'indigence, au contraire, n'est qu'un dénuement complet de tout bien temporel. Dieu a permis qu'on vit des indigents non pas pour leur propre malheur, mais pour donner au pauvre la jouissance de faire l'aumône, et à l'indigent celle d'être reconnaissant. Voilà ce qui fait le véritable bonheur. Demandez au riche le pain qu'il rejette de sa table, il vous le refusera ou ne vous le donnera qu'en murmurant; le pauvre, au contraire, est là qui protège et qui accueille.

Écoutez madame Swetchine:

« Entre le pauvre qui demande et le riche qui donne, la vraie aumône est faite par le pauvre. »

C'est donc dans la pauvreté que consiste surtout le bonheur, et ce charme indéfinissable qui fait aimer et chérir la vie. Or, qui est plus heureux que l'habitant de la campagne? C'est donc parce qu'il est pauvre? Je ne répondrai pas; j'ajouterai cependant que s'il était séparé de son champ et brusquement transporté dans une ville au milieu de l'opulence, la vie lui serait odieuse. Et pourquoi? Parce que, comme le dit Horace:

« *Benè est, cui deus oblitit
Parca quod satis est, manu.* »

Répondons maintenant à ces gros bonnets, à ces jeunes gens pour la plupart qui dédaignent le cultivateur parce que ses mœurs sont à la fois plus simples et plus pures que les leurs. *L'œuvre* fils de très riches pères! Qui vous procure l'existence et la vie? Que deviendriez-vous si des hommes rompus à la fatigue et comprenant leur dignité d'homme, ne travaillaient pour vous, qui ne savez rien faire? D'où tirez-vous votre origine?

Souvenons-nous de ce qu'étaient nos pères :
Prêtres, laboureurs et soldats.

Ah! je comprends à présent pourquoi on rougit de son origine; le luxe, les mauvais livres et les corruptions de toutes sortes ont tellement aliéné nos cœurs, que l'on prend pour de la grossièreté et de la bassesse ce que nos ancêtres appelaient de la candeur et de la simplicité. D'ailleurs, comment voulez-vous que des âmes corrompues par la volupté et les raffineries de la civilisation, retrouvent en elles la force et l'énergie nécessaires au soutien et à la défense du sol natal? Nous en avons un bien triste exemple devant les yeux; les Français, que l'on vantait comme les plus *civilisés* du monde, sont aujourd'hui à gémir et pleurer sur les ruines fumantes de leur patrie.

Ce n'est pas à dire pour cela que la civilisation soit un mal en elle-même. Bien au contraire, nous voyons des hommes très savants et très distingués favoriser le progrès, mais le progrès, tel qu'il faut l'entendre, et leur règle de conduite ne leur défend pas de respecter le cultivateur. C'est sur eux qu'il nous faudrait jeter les yeux, bien sûr de ne pas s'écarter du droit chemin.

Mais je voudrais dire encore quelque chose sur ces illustres jeunes gens dont je parlais tantôt. Je viens de découvrir une épigramme de Rousseau qui n'est pas tout-à-fait sans intérêt; on verra par là que pour être pédant il n'est pas absolument nécessaire d'être grand prince:

« Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout: chez l'espèce femelle
Il brille encore malgré son poil grison,
Et n'est caillotte en honnête maison
Qui ne se pème à sa douce faconde.
En vérité, caillottes ont raison:
C'est le pédant le plus joli du monde. »

Ah! messieurs les *petits esprits*, ce portrait vous convient-il? Écoutez encore: Celui que l'on voit se dandiner du matin au soir sur les places publiques, que l'on surprend dans tous les coins à se composer la figure et à rajuster un faux-col, et qui dans les rues vous fixe impudemment, le connaissez-vous celui-là? Oui, n'est-ce pas? Aussi je vais vous laisser tranquilles maintenant; *loignez* en paix.

Revenons aux cultivateurs. S'ils sont ainsi méconnus, ce n'est que d'un petit nombre; la plus grande partie les aime et les estime. Dieu merci! la société n'est pas si dégradée qu'elle rejette de son sein le germe même de tout avancement et de tout progrès.

Quoi qu'il en soit, j'aime la campagne, j'aime ses splendeurs et, par-dessus tout, j'aime ses habitants. Leur bonhomie, leur physionomie franche et loyale m'a toujours rempli d'admiration, et c'est avec plaisir que je me rappelle les trop courts instants que j'ai passés parmi eux. Je me plais aussi dans le souvenir de ces promenades magnifiques, sublimes, grandioses qu'il est quelques fois permis à un écolier de faire pendant ses vacances. Il est vrai que les uns sont plus amusantes que les autres, suivant la nature de leurs incidents, mais toutes sont dignes d'enlever l'admiration. Parcourir les forêts, sillonner les lacs et les rivières, franchir les montagnes, et tout cela en joyeuse compagnie, quel vaste champ pour étudier à la fois les mœurs et la nature!

Si le lecteur me le permet et qu'il veuille me prêter un moment d'attention, je lui ferai le récit d'une de ces petites promenades rustiques. Il s'agit d'une excursion dans le haut du St. Maurice, excursion que l'on pourrait qualifier du titre de *fête interrompue*, mais non pas dans le genre de celle du drame. Chaque chose a sa manière d'être en ce monde!

Tout le monde connaît le St. Maurice, au moins de nom: profondément encaissé dans de hautes montagnes, peu profond et très-étroit, il coule avec une rapidité très-grande, et son lit, très-irrégulier et formé de rocs pointus en rend la navigation fort difficile. Ce n'est qu'avec des *berges*, espèce de petits bateaux plats et effilés, ou bien encore avec des canots d'écorce, que l'on parvient à transporter les hommes et les provisions aux nombreux chantiers établis sur ses bords.

C'est surtout en hiver que ces chantiers sont le plus actifs; chaque *cabane* compose alors une communauté fort intéressante. On ne s'occupe pas précisément à dire son chapelet, mais on mange comme il faut et l'on boit encore mieux, ce qui est sans contredit une excellente manière de vivre. Au reste, ces cabanes, bâties en bois rond, c'est-à-dire avec des troncs d'arbres disposés les uns sur les autres, sont ensuite soigneusement calfatées, et si elles ne sont pas somptueuses, elles sont assez commodes. Dans l'intérieur une rangée de tablettes tout autour de la salle sert de garde-manger le jour, et de lit pour le reste du temps. N'est-ce pas que c'est bien élégant, mesdames? Joignons à cela un grand poêle rouillé dont le tuyau sort par la couverture, et l'on aura une idée d'un *camp*; tel est le nom qu'on donne à ces sortes de cabanes.

Ces camps sont plus ou moins grands, suivant le nombre de ceux qui doivent les habiter. Il y en a qui peuvent contenir jusqu'à cinquante et même soixante personnes. J'en ai vu un, abandonné depuis longtemps, qui était bien aussi considérable: on voyait encore dans une allonge, en arrière, un immense chaudron presque à moitié rempli d'une substance, probablement de la soupe. Cela donne une idée de la cuisine des chantiers.

Mais abordons notre sujet.

C'était au commencement d'août de l'année 1865. Étant alors à St. Tite, petit village du comté de Champlain, j'eus occasion de rencontrer quelques amis qui devaient explorer le St. Maurice et se rendre jusqu'à la *Tuque*, dernier poste avant le *Vermillon*, où la navigation n'est pas trop difficile. On n'eût pas de peine à m'entraîner, vous pouvez bien croire, et le lendemain à cinq heures du matin nous mettions en marche. J'étais bien un peu embarrassé dans mes bottes sauvages et avec cinquante livres, sur le dos, mais la bonne contenance de mes compagnons, qui chantaient et riaient avec un fardeau deux fois lourd que le mien, me donnait du courage et de l'audace. Que diable, me disais-je, est-ce qu'un citadin n'a pas de cœur. Et je me mettais à marcher.

A dix heures, nous avions parcouru la distance qui nous séparait de la rivière. Le moment d'embarquer était arrivé: un *houvrah* formidable, poussé par vingt poitrines à la fois, accueillit l'embarcation et quand nos guides eurent tout préparé, nous partîmes. Un moment après, nous refoulions le courant dans la direction de la *Tuque*. Deux hommes attelés à une forte courroie en cuir traînaient la chaloupe par devant, tandis que deux autres poussaient par derrière avec leurs pagaies. Cela ne va pas bien vite, et est très-fatigant, aussi étions-nous obligés d'arrêter très-souvent pour nous reposer,

nous et notre *équipage*, car nous n'étions pas sans mettre de temps à autre la main à la manœuvre.

Nous voguâmes ainsi tout le jour, et bien souvent la solitude fut troublée par nos clameurs et par nos chants. Il en est un qui me vient à la mémoire. Une voix disait:

Le fils du roi s'en va chassant (*bis*)
Avec son grand fusil d'argent.
Nous ramerons tous, tous, tous
Nous ramerons tous, tour à tour.

Puis le chœur reprenait:

Nous ramerons tous, tous, tous,
Nous ramerons tous, tour à tour.

C'est là la chanson favorite des *voyageurs* du St. Maurice. Ces refrains, répétés par les échos, allaient peu à peu se perdre dans le lointain; on aurait dit le bruit d'une armée.

La journée se passa de la sorte fort gaîment; mais quand arrivèrent huit heures du soir et que le soleil accompagné de la fraîcheur de la nuit vint s'abattre sur nos épaules en sueurs, il fallut bien songer à camper. On était entré dans une magnifique petite baie. A ce moment la lune, qui venait de percer les nuages, jetait ses pâles rayons sur la surface de l'eau agitée par la brise, et l'ombre projetée par les arbres de la forêt étendait son manteau lugubre sur nos têtes. C'était un mélange de gaieté et de tristesse. J'étais absorbé dans mes méditations, quand nos guides nous montrèrent la côte; à travers des vitres grasses brillait une faible lumière.

Nous avions faim, nous étions épuisés, et malgré la chétive apparence de cette demeure, nous n'hésitâmes pas à aller demander l'hospitalité. C'était une maison dans le genre de celle que j'ai décrite, sauf quelques parures extraordinaires et une large enseigne clouée au-dessus de la porte. Sur cette enseigne, on lisait en lettres grossières:

HOTEL DES VOYAGEURS.

Poste de la *Metinac*.

LÉON JEAN, HOTELIER.

Nous frappâmes.

« Entrez, cria une voix rude et nasillarde. »

Nous entrâmes. Cinq ou six hommes sales et déguenillés étaient assis devant un grand feu. A côté d'eux, et sur une mauvaise table, se trouvait une bouteille presque vide avec un verre *écorné* fiché sur le goulot. Quelques *boignons* de pipes encore tout fumants étaient également placés sur la table. Une conversation très-vive semblait entamée. La *chaise* était là, derrière le banc de son mari, inquiète, attentive, et aussitôt que la dispute semblait vouloir se ralentir, elle lançait une volée de paroles que ses auditeurs écoutaient bouche bée.

Comme nous demeurions sur le seuil, le père Jean vint à nous. C'était un homme grand, robuste, à la figure anguleuse et énergique. Sa chemise ouverte laissait voir une poitrine noire et velue, et sous ses épais sourcils gris brillaient des yeux de bête fauve. En outre de cela, son épaisse chevelure en désordre, et sa barbe d'un gris jaunâtre et non faite depuis plusieurs jours, lui donnaient un air repoussant.

« Pourrions-nous avoir à coucher, monsieur Jean? lui demandâmes-nous. Nous avons beaucoup ramé aujourd'hui et nous sommes très-fatigués. »

Le vieillard dirigea sur sa douce et sainte moitié un regard plein de convoitise. Puis se tournant vers nous:

« Dame, mes bons messieurs, vous arrivez un peu tard. Ces gens que vous voyez là sont arrivés avant vous, et la maison est à peine assez grande pour les loger.

— Oh! si ce n'est que cela, soyez tranquille, monsieur Jean. Nous ne sommes pas difficiles, nous vous payerons bien. Et ce disant nous fîmes sonner nos espèces.

— Ouida! bien, entrez. Il y aura toujours moyen de vous placer quelque part. Ces voyageurs-là ne sont pas fiers, ils coucheront ici-dedans et vous autres vous aurez cette chambre ici.

— C'est bon, c'est bon, monsieur Jean. Veuillez à nous donner à souper au plus vite. »

Maudite chambre, quand j'y pense!

Infandum, Regina, jubes, renovare dolorem.

Nous soupâmes à la hâte et bientôt après nous nous couchâmes. Il y avait environ deux heures que je dormais quand je me réveillai en sursaut avec une horrible cuisson par tout le corps. Chose étrange, mes compagnons étaient aussi levés et vociféraient comme des diables. C'était vraiment *touchant*. Pendant longtemps on entendit le bruit sourd et cadencé des ongles sur la chair ensanglantée....

La nuit ne fut pas agréable, on le pense bien, et malgré nos paupières brûlantes, il nous fallut rester debout. Seulement, quand l'aurore parut nous sortîmes. Air bienfaisant du matin, que je te bénis alors!

Mais de se faire ainsi manger, ça nous avait aiguillé l'appétit. Il n'y avait que cette *gueuse* de vieille qui ne se levait pas. Apparemment qu'elle ne sentait pas les punaises! Enfin nous fîmes tant de vacarme qu'elle finit par se réveiller. Elle sortit toute effarée, et pendant qu'elle rentrait ses cheveux épais sous son bonnet d'indienne, nous eûmes le loisir de lui demander à déjeuner. Ce ne fut pas long, et quelque temps après nous étions atablés devant un grand plat de *crêpes* au lard, bien renflées et bien jaunes. Elles furent trouvées excellentes, et tous s'accordèrent à dire qu'ils n'avaient jamais mieux mangé de leur vie. Nous sortîmes de table quand un des nôtres, qui était sorti avant, revint vers nous en courant et tout pâle.

« Qu'est-ce?... Qu'est-ce?... »

— Regardez-nous, dit-il. Au côté de la cabane se trouvait le vaisseau dans lequel la *bonne femme* avait fait nos crêpes, et qui avait servi de... je n'achève pas.

C'en était trop. Complètement dégoûtés du voyage, et parfaitement guéris de la fièvre d'aventures, nous reprîmes à la hâte le chemin du village, où nous arrivâmes le soir même. De cette histoire c'est la fin.

Mes compagnons d'alors, en quelque endroit qu'ils vivent maintenant, se rappellent de ceci, sans doute, et je ne crois pas leur déplaire par le souvenir d'un aussi amusant passé.

E. T.

Un journal de Toronto raconte une histoire qui aurait fait les délices de Lafontaine. Une chatte avait mis au monde une quantité de petits dont on n'avait pas besoin, on les lui tua. Elle en fut d'abord inconsolable, et les redemandait avec plaintes à tous les échos dalentour. Quand elle comprit que son deuil était irréparable, elle adopta un jeune rat, qu'elle allait et caressa en mère. Elle l'aime comme son fils, et on pense qu'elle en fera son héritier, et lui donnera tous ses biens.